



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER RETRAITEUR
DE QUININE
DE CAMPBELL
ET DE LA GUERRE CONTRE TOUTES
FIEVRES, DE PRESSION, DE MARIAGE
LE GRAND TONIC RENFORCISANT DU JOUR

FEUILLETON de CANARD

L'HERITAGE

COMÉDIEN

PAR
FONSON DU TERRAIL.

(Suite.)

Est-ce que je fais, moi ! dit-il enfin. Mon père est un glouton qui aime les poulardes truffées, les suprêmes de volaille et les bi-ques d'écrivasses ; — le tout combiné lui amène souvent des indigestions et il se croit mort. Alors les domestiques courent les grandes routes ; on appelle le médecin, on vient me chercher... Et moi, candide ! je me mets en route ; et quand je suis arrivé, espérant m'en-retourner millionnaire, je trouve mon père souriant, ingambe, qui me dit d'un ton railleur : — Ce n'est rien ; mais j'ai eu bien peur, je t'assure.

— Mais ce père-là est idiot ! s'écria Fritz.

— Aussi, acheta Samuel, je ne me dérangerai pas cette fois si je n'avais l'intention d'enlever ma blor de Héva.

Déborah prit un couteau sur la table et ses yeux étincelèrent.

Samuel lui arracha le couteau et le jeta à dix pas.

Puis il prit dans ses mains robustes les poignets délicats de la Juive, et, la regardant fixement :

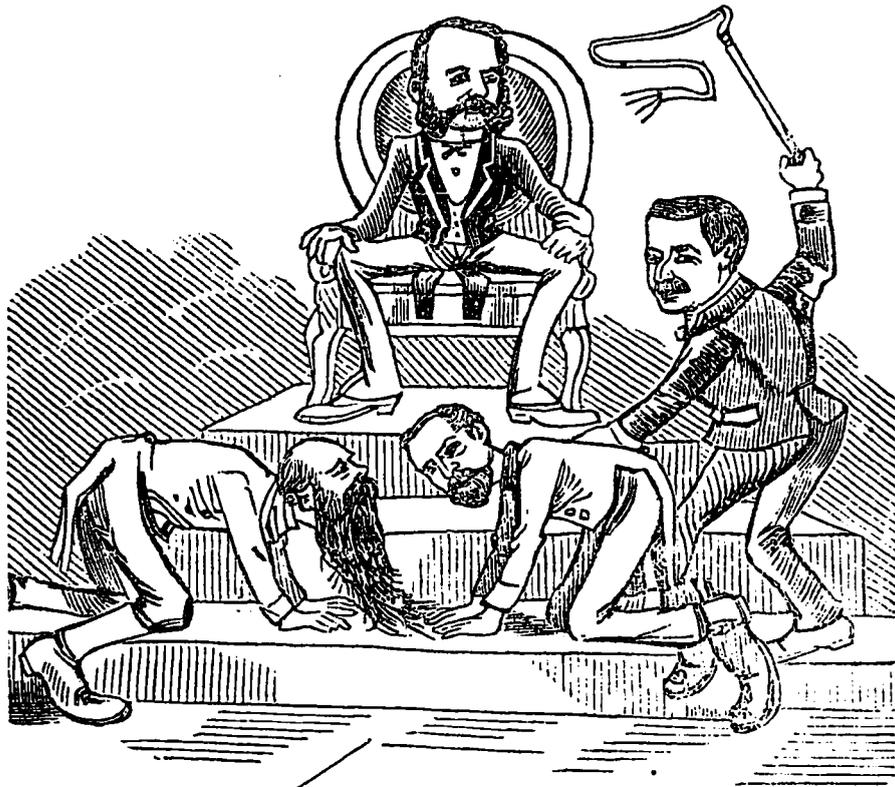
— Veux-tu faire un marché ? dit-il

— Cela dépend...

— J'ai un caprice pour Héva. Il me faut Héva ! je veux Héva !... Si tu te mets en travers, aussi vrai que je me nomme Samuel, je t'abandonne sur-le champ.

Une larme roula dans les yeux de Déborah.

— Et si je me résigne ?



NOS CRAMpons.

Ross et TAILLON à quat'pattes.—Bon monsieur Masson, protégez-nous !
MERCIER.—Allons, décampez ou je claque.
Le Lt.-Gouverneur (personnage muet) regarde faire et se fait.

—Ce n'est point assez, il faut que tu me serves !

—Et bien ! si... je... te... sers...

—Je t'achèterai ce collier de perles fines que tu as vu dans la boutique du vieil orfèvre qui à l'hôtel du Prince Karl.

—J'aime mieux ton amour...

—Tu n'auras ni l'un ni l'autre. C'est à prendre ou à laisser...

—Mais enfin, murmura la Juive, comment dono puis je te servir ?

—J'ai une idée... D'abord, je t'en mène...

—Oh ?

—Chez mon père, pardieu !

—Décidément, il est ivre ! s'écria Frantz.

—Il y a mieux, continua Samuel en se tournant vers les étudiants, il me faut trois de vous. Qui m'aime me suivre !...

—Boira-t-on, demanda une sorte de colosse stupide qu'on appelait Goliath et qui était ivre toujours.

—Parbleu !

—Alors j'en suis.

—Et moi aussi, dit Frantz.

—Et moi aussi, dit le jeune Fritz, étudiant novice qui voulait se former l'esprit et le cœur à l'école de Samuel.

—Mais enfin, qu'allons-nous faire à Kurbstein ? demanda la Juive.

—Vous assisterez à l'enterrement.

—Et si ton père ne meurt pas ?

—Vous m'aidez à élever Héva la blonde.

Comme il achevait, on entendit claquer le fouet des postillons, et un joyeux tintement de grelots domina les pleurs aigus de la bise d'hiver.

—Allons, en route ! dit Samuel, qui se drapa dans son mant au avec la grâce d'un héros de roman.

—Un moment, observa Déborah, si réellement ton père est à l'agonie, il serait impie d'arriver ainsi au château ?

—Aussi, je vous logerai dans le bourg qui est en bas de la montagne, car mon père est perché tout à côté du ciel, de façon sans doute à y passer sans trop se déranger !

Et Samuel laissa bruire un long éclat de rire entre ses lèvres minces

et sardoniques, et il ouvrit la porte du cabinet.

—Mon garçon, dit-il au valet de son père, voici de mes amis qui vont à Kurbstein. Tu feras arrêter à la porte de l'hôtellerie du *Chien-Dog*.

Le postillon, chaussé de grandes bottes, était à cheval sur son porteur. Il fit claquer son fouet, et la berline de voyage partit au grand trot.

—Messieurs, ricana Samuel, j'aime à croire que les chevaux sont ferrés à la glace ; sans cela peut-être mon père et moi nous changerions de robe : il serait l'héritier et moi le testateur ; — auquel cas il serait volé, car j'ai jeté tout à l'heure sur la table, pour payer votre ivresse, mon dernier Frédéric d'or !...

II

Il était vieux comme le monde, ce manoir de Kurbstein. Kurbsteinbourg, comme on dit entre Rhin.

Il avait des tourelles en poivrière, des croisées ogivales, des créneaux à faire regretter la féodalité.

Une belle forêt de sapins à peu près aussi vieux que lui l'entourait ; un rocher lui servait de base.

Avec un peu d'imagination, rien qu'à le voir, moussu, venté, délabré, ses toits couverts de cigognes blanches, on se prenait à rêver chevaliers bardés de fer, chât-laires au long corsage avec l'aumônière au côté, pages vêtus de velours, valets à ca-ques mi-parties.

Et des légendes !

Jamais vieux burg des bords du Rhin, couronné de pemp's saaves, n'avait eu si mirifique histoire.

Le bon Dieu y avait logé ; le diable avait failli s'y noyer dans une cuve d'eau bénite ; un mariage n'y était cru le droit de jet du haut de son beffroi un pauvre diable d'amoureux qui roucoulait à sa femme une histoire anacronistique.

Les fantômes n'en étaient point venus.

On y venait à minuit, fort récemment vêtu d'un sautier, avec deux trous en guise d'yeux, et des tiges, décharnés en manière de jambes.

A la vesper, quand l'ouragan montait de la plaine, le bûcheron se signait en passant auprès du pont levé.

S'il faisait nuit, il chantait pour se donner du courage, se mettait à courir et rentrait avec la fièvre.

A l'bas d'un parc en amphithéâtre, il y avait une croix plantée, disaient, sur la tombe d'un châtelain étranglé par Satan.

Toutes ces sinistres traditions n'avaient point empêché, un matin, il y avait vingt ans, une chaise de poste de gravir la route ardue qui grimpeait, tortueuse, jusque sous les murs du manoir.

Un voyageur encore jeune en était descendu, suivi d'un autre persona-ge tout petit, tout rond, toutaté de blanc, habillé de noir, et dans le costume qui sied à un véritable homme de loi.

A tout hasard, l'homme de loi, qui était un tabellion de la ville voisine chargé de vendre le vieux burg, l'appela-tout à tout *Seigneur* et *Votre Altesse*.

Ce qui amusait fort le voyageur. Le manoir lui plaisait. Il était à vendre pour quelque milliers de florins.

Le voyageur l'acheta, puis il mit son nom au bas de l'acte, ce qui fit faire un pas en arrière au tabellion.

Ce nom, composé de quatre consonnes et d'une voyelle, impressionna pourtant plus vivement le tabellion que ne l'eût fait le peraphe du roi de Prusse, de l'archiduc Ferdinand d'Autriche ou de l'empereur Alexandre de Russie. L'acquéreur avait signé simplement :

Il était vieux comme le monde, ce manoir de Kurbstein.

Kurbsteinbourg, comme on dit entre Rhin.

Il avait des tourelles en poivrière, des croisées ogivales, des créneaux à faire regretter la féodalité.